

Les frontières de Spielberg

Autor(en): **Boillat, Alain**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2003)**

Heft 14

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931069>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les frontières de Spielberg



Carl Hanratty (Tom Hanks) et Frank Abagnale (Leonardo DiCaprio)

Dans «Arrête-moi si tu peux», histoire d'un faux copilote, on voyage naturellement beaucoup. On peut se demander dès lors quelle image donne Spielberg du reste du monde, et notamment de la France, souvent évoquée.

Par Alain Boillat

À l'heure où l'ONU est censée emboîter le pas à l'Amérique sur la question irakienne, il est intéressant d'examiner comment l'une des superproductions du moment, «Arrête-moi si tu peux» de Steven Spielberg, représente l'Europe. Non pas que l'on trouve dans ce film de pur divertissement, presque aussi agréablement léger que «Ocean's Eleven», des allusions à une situation qui de toute manière est bien postérieure à sa réalisation.

Mais dans la mesure où l'action n'est pas cantonnée aux seuls États-Unis, le cinéaste ne peut éviter de porter un regard sur le monde extra-américain.

Toutefois, contrairement à la série des James Bond à laquelle le film fait une référence amusée, «Arrête-moi si tu peux» ne nous montre pas d'autres pays qu'une France de studio, fût-ce sous la forme d'un dépliant touristique. Si l'agent du FBI Carl Hanratty (Tom Hanks) peut suivre les traces que laissent

forcément à travers le monde les paiements par chèques du faussaire, nous ne voyons rien de ce vécu de Frank Abagnale (Leonardo DiCaprio), l'homme caméléon. D'ailleurs, le supérieur de l'obstiné Hanratty lui refusera toute intervention à Madrid, obligeant ainsi le spectateur à ne pas quitter les terres américaines.

Douce et traîtresse France

À quoi la France, très présente dans les dialogues avant d'être



Frank Abagnale (Leonardo DiCaprio)

le cadre d'une capture, est-elle donc associée? Tout d'abord à la mère, Paula (jouée par Nathalie Baye), que le père, soldat US, a séduite dans une petite ville française: on retrouve bien là le cliché du pays de l'amour romantique et d'une idylle mémorable qui fait la fierté d'un chef de famille. On peut tout aussi bien dire que cet homme l'a ramenée d'Europe comme un trophée, voire une sorte de souvenir de «vacances». Avant tout, Paula sera l'incarnation de la trahison, la vraie, pas le mensonge ludique qui fera le quotidien de l'escroc. En quittant époux et fils pour se remarier, elle crée une profonde déception qui leur

On retrouve bien là le cliché du pays de l'amour romantique et d'une idylle mémorable qui fait la fierté d'un chef de famille

laissera d'importantes séquelles. Spielberg n'accorde d'ailleurs aucune consistance psychologique à cette femme. Comme dans «A.I.», la mère est tenue à distance.

«Arrête-moi si tu peux» est un film d'hommes, le flic succédant au vrai père. Ainsi se met en place un système de valeurs basé sur la réussite par l'effort et condensé par une petite parabole souvent répétée. Même si c'est dans un premier temps pour la diriger contre le gouvernement, avouons que cette «morale» est bien hollywoodienne. Dans le présent du film, la France est le lieu d'une arrestation, le fraudeur y ayant établi son repaire pour y retrouver symboliquement la mère, se trompant en somme sur ce que sont ses vraies racines: l'héritage paternel.

Home sweet home

Après une discussion presque amicale avec l'agent du FBI, son compatriote, Frank Abagnale est

confronté aux policiers français – si peu individualisés dans l'ensemble du film que Spielberg y glisse un figurant, le vrai Frank William Abagnale! – qui débarquent en trombe. Hurlant dans un français presque incompréhensible même pour des francophones, ils représentent, sous les dehors de la horde chaotique (classiquement utilisée à Hollywood pour évoquer l'Autre), le premier élément véritablement hostile du film... si l'on fait exception du cachot d'une prison – déjà française – montré au début. Le FBI fait d'ailleurs bien comprendre à Abagnale qu'il a intérêt à rentrer aux USA plutôt que de rester dans les mains des polices européennes. Carl Hanratty s'emploiera donc à sortir de là son plus fidèle ennemi.

La construction en flashback du film, qui nous fait sans cesse revenir sur l'extradition du prisonnier, ne fait que souligner l'importance du *let's go home* préféré par l'agent. N'est-ce là pas l'aspiration de tout «E.T.»

qui se respecte? Abagnale l'a d'ailleurs bien compris en revenant de lui-même au bercail plutôt que de fuir en Europe... Que le FBI finisse par devenir sa maison et Carl Hanratty une figure paternelle n'est sans doute pas pour déplaire à Spielberg! *f*